

terrain à l'endroit indiqué pour la future construction, mais qu'il n'y avait aucune apparence que l'on pût en acquérir suffisamment. Toutefois, environ dix ans après, on put acquérir presque en même temps, et au grand étonnement de tout le monde, trois propriétés. En 1867, on jeta les fondements d'une église où l'on dit la messe depuis plus de six mois. La principale bâtisse est faite, par conséquent; mais on n'a pas fait tout ce que l'on avait projeté, tant parce que les temps sont mauvais, que par le défaut de ressources.

« Ces pauvres Carmélites! leur fête! Mais vous, ferez-vous la vôtre? »

« Quelle agitation! Quel trouble! C'est la 19^e semaine. » Une copie porte: « C'est entre la 19^e et la 21^e semaine après la Pentecôte. »

Cette année, le 15 octobre, fête des Carmélites, on apprit à Blois que les Prussiens étaient entrés à Beaugency; on regardait leur arrivée à Blois comme probable pour les jours suivants, qui se trouvaient être la 19^e semaine après la Pentecôte, cette semaine commençant le 16. On craignait par conséquent de ne pas célébrer la fête de sainte Ursule, qui tombait le vendredi de cette même semaine. Je note ces circonstances: cependant j'avoue que j'ai peine à voir l'accomplissement de la prédiction. Je n'ai pas aperçu une grande agitation dans la ville, et le trouble a été à peu près nul au couvent.

J'ajouterai que, d'après plusieurs anciennes copies, la mère Providence n'a pas su si l'émoi dont il est question a rapport aux événements publics ou concerne la communauté seule.

« On entendra le roulement de grosses voitures attelées de bœufs qui emmèneront les effets de ceux qui fuiront devant l'ennemi. »

Cette prédiction était si bien connue dans la communauté, qu'un jour, il y a plusieurs années, une tourière ayant vu passer dans la rue des voitures plus grosses que celles qu'on voit ordinairement à Blois, alla dire à la mère Providence: Ma Mère, voilà vos prophéties qui vont s'accomplir, il passe dans la rue de très-grosses voitures. Or, dans les premiers jours de septembre, il y eut à Blois un défilé énorme de voitures attelées de bœufs et considérablement plus grandes et plus massives que celles du pays. Des cultivateurs de la Lorraine emmenaient leur bétail, leurs meubles et tout ce qu'ils avaient pu emporter de grains et de fourrages pour le soustraire à l'ennemi. Il est bon de savoir que, pour Blois, une voiture attelée de bœufs est un phénomène qui ne se voit pas deux fois en dix ans.

« Il y aura des choses telles que les plus incrédules seront forcés de dire: Le doigt de Dieu est là. »

Il est probable que cela se rapporte à l'époque qui suivra immédiatement le grand combat.

« Tant qu'on priera il n'arrivera rien; mais il viendra un moment où l'on cessera de faire des prières publiques; on dira: Les choses vont rester comme cela. C'est alors qu'auront lieu les événements. Néanmoins les prières particulières ne cesseront pas. »

« Quelque chose d'important et de grave arrivera pendant que le confesseur sera absent. »

« Il y aura une nuit pendant laquelle personne ne dormira. »

Marianne a parlé d'un orage qui dépassera les proportions connues; mais la mère Providence a ajouté quelquefois qu'elle ne pourrait pas dire avec certitude si ce sera dans l'ordre physique ou dans l'ordre moral. Cet orage ressemblerait à un petit jugement dernier. Il y aura une fête ou une cérémonie dont on dira: C'est la dernière qui se fera mal.

A un certain moment, il y aura beaucoup de malades dans la maison, et tout-à-coup il n'y en aura plus.

A la fin de son dernier entretien avec sa confidente, Marianne ajouta: « Revenez me voir; j'ai encore bien d'autres choses à vous dire. Ah! que c'est beau, que c'est beau ce que j'ai à vous dire! »

Mlle de Leyrette quitta Marianne pour aller au salut qui se donnait à la chapelle; quand on revint pour voir la malade, la pieuse fille avait passé à une vie où l'on voit les choses avec une clarté bien plus grande encore que celle qui lui avait découvert l'avenir. L'abbé RICHARDEAU.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION.

ARRESTATIONS ET EXÉCUTIONS.

Voici comment un écrivain français raconte les dernières scènes de la révolution.

Les rues sont remplies de cadavres, et la vue des corps rigides amoncelés aux coins des rues devient un spectacle vulgaire. De toutes les maisons près des barricades on voit sortir des individus transportant les cadavres d'insurgés qui, blessés dans la lutte indécidable du 25, s'étaient réfugiés dans quelque coin pour y mourir.

Le pire de tout, c'est que la soif de vengeance est à son comble. Les insurgés qui se sont cachés dans les maisons, sont activement recherchés par les soldats et fusillés en pleine rue. On pouvait voir le cadavre d'un jeune homme, élégamment habillé, étendu dans la rue de l'Échelle, les mains croisées et la tête fracassée.

Une foule de femmes ont été arrêtées au moment où elles tiraient sur les troupes; une cantinière a tué dix soldats en mettant du poison dans le vin qu'elle leur vendait. Quelques-unes des femmes prisonnières sont revêtues de l'uniforme de la garde nationale. Un grand nombre de ces prisonnières avaient une physionomie féroce. Il y a eu des prisonnières tentatives d'assassinat et d'évasion de la part des prisonniers. Ils sont conduits entre deux files de cavaliers, dont chacun tient en main un revolver, le doigt sur la détente. Pendant deux jours, il y a eu un grand nombre d'exécutions sommaires dans les rues de Paris. Il y avait au No. 27 de la rue Oudinot, 52 corps exécutés de cette manière. On a trouvé sur le corps d'un de ces hommes pour 150 mille francs de billets de banque.

On a fusillé trente femmes sur la place Vendôme. Elles avaient été prises dans le moment où elles répandaient de l'huile de pétrole.

Plusieurs centaines d'insurgés, qui avaient cherché un abri dans l'église de la Madeleine, ont été tués à coups de baïonnette.

On dit qu'il n'y en a pas un qui soit sorti vivant.

Le 24, un bataillon de ligne campait sur la place du Théâtre-Français. Un coup de feu fut tiré d'une croisée du théâtre et blessa un soldat. Ses camarades, ivres de fureur, se précipitèrent dans la maison, y trouvèrent l'individu qui avait fait feu et se préparaient à le fusiller au milieu d'un tel désordre, lorsqu'un officier dut les arrêter en leur faisant remarquer qu'ils allaient se blesser entre eux. C'est alors qu'un gardien de la paix s'approcha du criminel, et lui brisa la tête d'un coup de revolver.

Voici ce qui explique la quantité de femmes arrêtées par les troupes et amenées à Versailles.

La *Vérité*, du 25 mai, raconte que dans les quartiers populaires, les femmes et les jeunes filles ont travaillé aux barricades avec une activité extraordinaire. Cette ardeur inattendue des femmes, dont plusieurs sont armées et marchent au combat, s'explique par les attentions nombreuses dont elles ont été l'objet de la part de la Commune. Les veuves s'étaient habituées à l'idée de toucher, par an, 900 francs de pension, et de voir leurs enfants nourris par la Commune qui, on s'en souvient, avait déclaré les adopter.

Un nègre a tué un capitaine, de derrière une persienne de la rue des Sanssaies: il a été fusillé sur la place.

Dombrowski, accompagné de deux officiers d'ordonnance, s'est rendu le 24, vers neuf heures du matin, aux avant-postes prussiens en avant de Saint-Ouen. Le général de Medem, commandant à Saint-Denis, se trouvait justement sur les lieux.

Dombrowski envoya un parlementaire pour obtenir la permission de passer en Belgique avec les gardes nationaux qui l'avaient suivi, après la déroute de Neuilly. Refus absolu lui a été fait sur-le-champ. En même temps, le général de Medem informait l'insurgé polonais que s'il tentait personnellement le passage par surprise, il serait fait prisonnier et remis aux autorités de Versailles. Dombrowski ne se le fit pas dire deux fois. Il rebroussa chemin avec les deux aides de camp, et on n'entendit plus parler de lui. Il avait au cou une affreuse blessure.

Le citoyen Raoul Rigault, pris les armes à la main à la tête de son bataillon, dans la rue Gay-Lussac, a été immédiatement passé par les armes.

Jules Vallès a été trouvé caché dans les caves d'un des bâtiments de la place de l'Hôtel-de-Ville. On l'emmena. Au square de la Tour Saint-Jacques, il chercha à s'échapper. Il reçut un coup de sabre dans la figure et plusieurs balles, avant de tomber mort, près de la Tour Saint-Jacques:

Ont été arrêtés:

Eugène Vermesh, rédacteur du *Père Duchêne*, et Vermorel, membre du comité de salut public, le sieur Demay, membre du comité central, et Amoureux, membre de la Commune; le premier, peintre sur porcelaine; le second, ouvrier chapelier, et tous les deux héros parmi les plus féroces agitateurs du moment.

Cluseret, Amoureux et J. B. Clément, tous trois membres de la Commune, Delescluze a été arrêté à Villiers-le-Roi. Les généraux Eudes et Ravvier ont été pris.

Parmi les insurgés fusillés se trouvent Jules Vallès, Amoureux, Brunel, Rigault, Lefrançais, Parisel, et Bousquet.

Courbet est mort. On l'a pris à Paris et emmené à Satory.

C'est dans la nuit qu'il est mort après une horrible maladie. Il s'était empoisonné. Nous manquons de détails sur la nature du poison qu'il a pris.

Au palais de l'Industrie se trouvaient les citoyens Okolowitz, Durassier, Maljournal, Rousseau et Rivet. On les a arrêtés. Okolowitz et Rousseau étaient en voiture, cherchant à s'échapper par la porte Maillot. Les autres étaient accompagnés de femmes soi-disant infirmières.

Assi et Mégy ont été emmenés prisonniers à Versailles.

Lorsqu'on a fait connaître à Assi qu'il n'était pas considéré comme inculpé politique, mais comme complice d'une bande de malfaiteurs, il est devenu très-pâle, et depuis, il paraît en proie à une profonde inquiétude.

Ce n'est point, comme on l'a dit, au Trocadéro qu'il a été arrêté, mais au nouvel Opéra, en faisant une ronde de nuit.

—Qui vive? lui cria une sentinelle lorsqu'il fut auprès d'elle.

—Vous auriez dû crier plus tôt, répondit sévèrement Assi, croyant avoir affaire aux gardes nationales.

Aussitôt, il fut entouré, saisi, désarmé.

Un des membres de la Commune, le citoyen Viard, a été arrêté et conduit au Corps Législatif. Là, on le fouilla et on trouva parmi ses papiers une pièce en parchemin qui l'inscrivait au poste de vice-consul d'Italie à Dublin, sous le nom de Thouard. Ces messieurs le laissèrent là. Ils ont su depuis qu'il avait été conduit à l'Ecole-Militaire, pour être mis à la disposition du général Birthe, et qu'après qu'on eût constaté son identité, on l'avait fusillé.

Le 25, à une heure avancée de la soirée, le trop fameux cordonnier, Napoléon Gaillard, était amené à Versailles, dans le but, sans doute, de lui épargner les fatigues d'une longue route—fatigues réservées à nos soldats—on l'avait placé dans une voiture entre deux gendarmes. Napoléon Gaillard était très-exalté. En traversant l'avenue de Paris et la rue de Satory, l'ex-orateur des réunions publiques adressait des discours à la foule stupéfaite de tant de cynisme. Le lieutenant de gendarmerie, placé près de lui, l'invitait de temps en temps à se taire.

Gaillard ne tenait aucun compte de ces avis. Tout à coup il s'élance de la voiture et se jette sur un soldat de l'escorte qu'il tente de désarmer et qui s'est trouvé blessé. A ce moment, un autre soldat de l'escorte a donné un coup de baïonnette à M. Gaillard, qui s'est affaissé sur lui-même.

Ceci se passait dans la côte de Satory. On l'a transporté sur le talus du chemin, où il a bientôt expiré en poussant d'horribles blasphèmes.

ROCHEFORT EN PRISON.

Voici quelques nouveaux détails sur l'arrestation et l'emprisonnement de Rochefort.

On sait maintenant que c'est dans l'après-midi du 19 mai que Rochefort a quitté Paris, en compagnie de son fidèle Mourot, par la porte de la Chapelle. Il était dans un coupé brun, sur le siège duquel était assis, à côté du cocher, un domestique en livrée bleue.

Une calèche à deux chevaux, pleine de bagages, précédait le coupé.

A cent mètres des fortifications, sur la route de la Chapelle à Saint-Denis, les deux voitures s'arrêtèrent devant un petit cabaret. Rochefort et Mourot mirent pied à terre. Ils entrèrent dans le cabaret pour se rafraîchir.

Rochefort, quoique entièrement rasé, fut reconnu par plusieurs personnes, notamment par un officier d'état-major, duquel nous tenons ces détails, et qui, sous un déguisement de garçon boucher, venait de sortir de Paris, après avoir fait passer aux portes, moyennant cent francs, cinq superbes chevaux, qui sont actuellement dans les écuries de la place d'Armes.

Le visage énergique et la fine physionomie du faux garçon boucher attirèrent l'attention de Rochefort, qui nerveux, agité, défiant, s'approcha du cabaretier et lui dit de façon à être entendu:

« Ce doit être un mouchard, un sergent de ville déguisé. »

Le cabaretier répondit négativement, et tout en souriant,

fit observer à son interlocuteur que l'individu ainsi désigné était homme à ne pas tolérer une insulte.

Rochefort ne répondit pas, paya la bouteille de bière que son compagnon et lui avaient bu, et remontant en voiture, se fit conduire à la gare de Pantin. Le domestique en livrée bleue alla prendre deux billets, les rapporta aux voyageurs, après avoir déchargé et fait enregistrer les bagages. Puis, tandis que Rochefort et Mourot attendaient le passage du train, l'équipage s'éloigna, sans doute pour rentrer à Paris.

On sait que le rédacteur en chef du *Mot d'Ordre* a été arrêté à Meaux. Il avait les mains dans le buffet de la gare. Il fut reconnu à la fois par un de ses anciens condisciples et par un agent de la préfecture.

Sur l'invitation de celui-ci, le commissaire de police de la gare demanda à Rochefort d'exhiber son passeport. Rochefort était muni d'un passeport sous le nom de M. Marx. Le commissaire de police l'interpella en ces termes:

—C'est bien vous qui êtes M. Marx?

—Certainement.

—Je vous prenais pour M. Rochefort.

—Je suis M. Marx.

—Eh bien! monsieur, puisque vous soutenez être M. Marx et non M. Rochefort, permettez-moi d'éclaircir mes doutes. Je vais télégraphier à Versailles; des personnes viendront vous reconnaître, et si comme vous le dites vous êtes M. Marx, nous nous empresserons de vous laisser continuer votre route. En attendant, je vous garde.

Rochefort, sentant bien que lui était impossible d'échapper, abandonna son système et avoua qu'il était bien M. Rochefort. Il fut immédiatement conduit avec Mourot à la prison. Il s'évanouit en y entrant. Même accident lui est arrivé à Versailles. Il est d'ailleurs sujet à ces évanouissements, et l'on se rappelle qu'à l'enterrement de Victor Noir, il perdit aussi connaissance.

Durant le trajet de Meaux à Versailles, il a constamment causé avec ses gardiens. D'après lui, il ne fuyait pas le moins du monde; il allait tout simplement voir sa fille. On lui a demandé l'âge qu'elle avait.

—Dix-sept ans, a-t-il répondu, en cherchant à essuyer une larme absente.

Une demi-heure après—sans s'apercevoir de la contradiction,—il a dit qu'il était dans sa destinée d'être arrêté, mais qu'il aimait mieux après tout être dans les mains des Versailles que dans celles des Communeux (textuel).

—Quelques personnes croient que je suis riche, a-t-il ajouté, mais cela n'est pas. J'ai gagné beaucoup d'argent avec la *Lanterne*, le *Mot d'Ordre* me rapportait mille francs par jour, et néanmoins il me reste à peine de quoi acheter une maisonnette aux environs de Paris.

On a également parlé politique, et Rochefort dit avec naïveté qu'il avait beaucoup de sympathies pour le parti légitimiste, mais que les relations, les circonstances l'avaient jeté dans le camp de la République révolutionnaire, et qu'il y était resté.

A Versailles, voyant que la voiture allait au pas, il en a manifesté son étonnement, disant qu'on voulait sans doute le donner en spectacle aux Versaillais.

Un des hommes qui suivaient la voiture ayant poussé le cri: « A la lanterne! » cette exclamation fut aussitôt répétée par tout le monde et ne cessa de se faire entendre que longtemps après l'entrée de la voiture dans la cour de la prison et après la fermeture des portes....

Rochefort, dont la physionomie était un peu changée, parce qu'il a coupé ses cheveux et rasé sa moustache et sa barbe, est entré dans la prison de Versailles, rue du Plessis, à côté du palais de justice, d'un air très calme, mais ce calme paraissait affecté.

Mourot, au contraire, a affiché une attitude arrogante et s'est conduit en vrai communeux.

Ces messieurs ont été reçus par M. Coussol, directeur de la prison; on a procédé immédiatement à leur ecrou. Après les questions d'usage, on procéda à l'enlèvement des chaînes qui avaient été mises à ses poignets. On eut même quelque peine à enlever celle de la main droite.

C'est alors que sur la demande du commissaire, il déposa les valeurs et objets dont il était nanti. Ils consistaient en bijoux de femme: montres, bagues, bracelets, plus une somme de 4,470 francs en or, plus une boîte de cigares de haut prix. Il recompta lui-même la somme.

On a remarqué, pendant ce temps, que sa main était agitée d'un tremblement nerveux. Il s'est assis ensuite, et une émotion visible le gagnait.

C'est alors qu'on a procédé à l'interrogatoire de M. Mourot, qui eut lieu dans les mêmes formes.

On les conduisit ensuite à leurs cellules respectives.

Mourot fut incarcéré le premier et tendit la main à Rochefort, qui la pressa silencieusement. Puis il entra dans la cellule qui lui était destinée.

Cette cellule était habitée avant lui par un prisonnier de guerre français, qui a inscrit en lettres gothiques son nom au pied du lit de fer.

Au-dessus de la table, incrusté dans le mur, un autre prisonnier a dessiné des figures astronomiques. Au-dessus encore se trouve une gravure représentant le Christ et la Madeleine à ses pieds.

Un petit pot de grès et une chaise de bois complètent l'aménagement de cette cellule.

Henri Rochefort s'est assis, la porte s'est refermée sur lui.

Rochefort et Mourot occupent les deux cellules où ont séjourné l'assassin Poncelet et le parricide Pivost, tous deux exécutés à Versailles.

L'interrogatoire d'Henri Rochefort a eu lieu le lendemain.

Il a refusé de répondre sur tous les points.

L'opinion générale est que Rochefort sera envoyé à Belle-Isle pour y partager la captivité des gardes nationaux qu'il a soulevés contre le gouvernement régulier de la France.

SUICIDE.—Une orpheline âgée de 15 ans, Mary McNamus, demeurant chez son oncle, Nicholas McNamus, au no. 138, 19^e rue, vient de se donner la mort pour un motif bien puéril. Dans la même maison demeure une dame Robinson qui, s'étant aperçue de la disparition d'un morceau de soie, accusa l'orpheline de le lui avoir volé. Mary avoua qu'elle avait pris ce chiffon pour faire une garniture à son chapeau, et elle demanda pardon à Mme Robinson, en la priant de ne pas instruire son oncle de ce petit larcin. Mme Robinson fut inexorable et déclara que la première fois qu'elle rencontrerait M. McNamus, elle lui apprendrait que sa nièce était une voleuse. Après bien des larmes et des supplications inutiles, la pauvre fille, ne pouvant supporter le déshonneur dont elle se croyait menacée, entra dans l'appartement de son oncle, absent en ce moment, et s'emparant d'un pistolet, se tua raide en se tirant dans le cœur.